

UNE HISTOIRE D'EAU

INONDATION

Film mythique préfigurant la révolution d'*À bout de souffle* (1960), ce court-métrage, conjointement signé par François Truffaut et Jean-Luc Godard, s'est construit au fil de l'eau pour se constituer en véritable éloge de la désinvolture.



Texte DICK TOMASOVIC



DES PERCUSSIONS

africaines, des plans très brefs, deux jeunes gens qui s'agitent dans tous les sens, des ruptures de ton, des discontinuités sonores, des faux raccords, UNE HISTOIRE D'EAU est un court-métrage électrisant, porté par l'irrésistible voix d'une jeune femme de son temps, une petite tornade qui balaie énergiquement devant la porte

du cinéma deux ans avant qu'À BOUT DE SOUFFLE ne vienne tout emporter. Le générique de fin, déclamé par l'actrice sur le même ton enjoué que le reste de son monologue, rappelant les crédits parlés de Sacha Guitry et annonçant déjà celui du MÉPRIS¹⁹⁶³, précise que le film doit être attribué à François Truffaut et Jean-Luc Godard, laissant supposer un

travail collaboratif simultané des « jeunes-turcs » alors qu'il n'en est rien. À la suite d'une discussion entre les deux hommes sur l'intérêt pour le cinéma d'utiliser les événements de l'actualité comme décor, et alors que les pluies diluviennes qui s'abattent sur la France font les gros titres des journaux, Truffaut décide, sur un coup de tête, de partir filmer les

inondations qui ravagent la région parisienne. Il parvient à convaincre le producteur Pierre Braunberger de lui financer quelques centaines de mètres de pellicule, emprunte la voiture de Claude Chabrol, embarque une caméra 16 mm, un chef opérateur (Michel Latouche) et deux jeunes comédiens recommandés par Godard lui-même, semble-t-il (Jean-Claude Brialy et Caroline Dim), pour une virée d'un week-end dans les territoires sinistrés. Le tournage est donc enthousiaste et entièrement improvisé, mais de retour à Paris, Truffaut est déçu par le visionnage des rushes et abandonne la partie. Godard se montre, en revanche, très intéressé par le matériel qu'il décide de totalement reformuler à sa manière, comme l'indique déjà le titre du film, un de ces jeux de mots référentiels qu'il affectionne particulièrement (le sulfureux roman de Pauline Réage, *Histoire d'O*, qui suit une jeune femme libre et indépendante et la voit se soumettre de son plein gré à une relation de domination sexuelle, est sorti quelques années plus tôt, en 1954). Godard renverse la chronologie de la création cinématographique en inventant un scénario après tournage. Il ignore la bande sonore originale (probablement perdue), demande à Caroline Dim d'enregistrer un nouveau texte en voix off (à laquelle il ajoute en de brefs moments la sienne, en lieu et place de celle de Brialy), modifie l'ordre des séquences, expérimente en salle de montage toute une série de possibilités et finalise un film dont il est clairement le principal, sinon le seul auteur, tant on retrouve à chaque instant son inimitable patte.

DIGRESSION

« *J'ai descendu dans mon jardin, pour y cueillir du romarin...* » La jeune étudiante

entame le film par une joyeuse comptine. La désolation des territoires inondés qu'elle va traverser ne va jamais entamer sa bonne humeur. Tout au plus l'entendra-t-on dire : « *Ce déluge, quelle tuile !* » Et si elle évoque la désolation des lieux (régulièrement montrée par des vues aériennes accompagnées de percussions rythmiques mettant elles aussi à distance la situation dramatique), c'est pour s'amuser d'un jeu de mots entre dégâts impressionnants et Degas impressionniste... La catastrophe est ici abordée par l'angle éminemment subjectif d'une jeune femme facétieuse bien décidée à rejoindre Paris coûte que coûte (à pied, en voiture, en barque), finalement moins pour y suivre ses cours que pour partager une aventure avec un garçon rencontré sur la route en faisant du stop. « *Vous allez voir comment la jeune fille se laisse séduire par le loup* », annonce-t-elle sans ambages, s'adressant régulièrement au spectateur, l'interpellant au cœur de son récit comme Michel Poiccard, le héros d'À BOUT DE SOUFFLE¹⁹⁶⁰ le fera bientôt. Alors qu'elle remonte périlleusement une poutre de bois tendue au-dessus d'une importante marre d'eau, elle se plaît au commentaire suivant : « *C'est ainsi que j'imitais Blondin. Si vous ne savez pas qui est Blondin* ❶, *tant pis !* » Cette liberté de ton donne tout son charme au récit, dont on comprend rapidement que le détour, la circonvolution, la divagation et l'excursus constituent l'essence. D'une part, les deux jeunes gens tournent en rond en raison des nombreuses routes barrées et des chemins inondés qu'ils doivent renoncer à emprunter sans que cela semble les excéder outre mesure (Godard réutilisant à plusieurs reprises les mêmes plans) ; d'autre part, le monologue de la jeune femme se compose d'une infinité de

parenthèses enchâssées dans son récit qui sont autant de badinages godardiens faisant la part belle à la citation, de Raymond Chandler (« *Adieu mes jolis !* ») à Charles Baudelaire (« *les soleils mouillés* » de *L'Invitation au voyage*), en passant par l'évocation de Valéry, Giraudoux, Balzac et bien d'autres. Au centre du film, comme s'il fallait préciser son mode d'emploi, la voix féminine raconte l'anecdote d'Aragon faisant une conférence sur Pétrarque à la Sorbonne : le poète se lance durant plus de trois quarts d'heure dans un éloge de Matisse jusqu'à ce qu'un étudiant exaspéré lui ordonne d'aller enfin au sujet. Aragon explique alors que le génie de Pétrarque, c'est son art de la digression.

SPONTANÉITÉ

À la fin du film, lorsque le couple impromptu, dont la jeune femme nous dit qu'ils deviendront probablement amants à la tombée de la nuit, arrive enfin à Paris, c'est pour faire le constat que si la tour Eiffel a les pieds dans l'eau, elle nage pour sa part dans le bonheur. Un dernier hommage est alors rendu à Mack Sennett, le grand réalisateur pionnier du burlesque américain, pour rappeler que la spontanéité est l'une des premières qualités du cinéma. Plus tôt, la jeune femme aura décrété que tout est fichu, car l'art est devenu sérieux. Heureusement, avec ces inondations, une nouvelle vague s'annonce. ✱

❶ Si vous lisez cette note, c'est probablement que vous ne savez pas que Charles Blondin était un célèbre funambule du XIX^e siècle.